LES TEMOINS DE L'EPOPEE

PAR JEAN-CHARLES HARVEY

ESQUISSE HISTORIQUE DES FORTS DE CHAMBLY ET DE L'ILE-AUX-NOIX

Chaque peuple a ses reliques préférées dont le contact affermit et confirme son patriotisme. Il est des terres antiques où chaque pierre que heurte le pied peut raconter une histoire ou une légende. Là, la poussière des routes, que soulève un vent historique, est comme imprégnée de souvenirs millénaires, elle semble détachée des tonbeaux ou de la chevelure des mânes immortelles. Et c'est divinement beau cette vie des ruines évocatrices, où l'humanité va interroger le mystérieux passé pour apprendre sa leçon d'avenir.

Dans les pays à fortes attaches traditionnelles, l'amour de la patrie pousserait-il des racines aussi profondes, si le sol n'y était riche de toutes les alluvions de la gloire, s'il n'était jonché d'œuvres signées par cent générations consécutives et vibrantes encore des souffles multiples qui les animèrent? Que serait la France sans ses monuments, ses fortifications carlovingiennes, ses cathédrales, ses floraisons de temples du treizième siècle, sa Notre-Dame de Paris, son Mont Saint-Michel devenu légendaire, Amiens, Milan, Tours, Chartres, que sais-je encore? Tous ces poèmes de pierre et de marbre ont des accents qui sont comme le cri de la patrie implorant l'amour des hommes qu'elle enfanta.

Ce ne sont que des refrains d'épopée qui se dégagent des maçonneries noircies par les siècles et polies par les vents et les pluies. Il nous semble, à les contempler dans le rêve d'un crépuscule, entendre le soupir harmonieux qui s'échappa naguère de la harpe du poète vibrant à la vue de l'Alhambra d'Espagne:

"Alhambra! Alhambra! palais que les génies
Ont bâti comme un rêve et rempli d'harmonies;
Citadelle aux créneaux festonnés ou croulants,
Où l'on entend, le soir, de magiques syllabes
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs."

Dans notre pays jeune, où le passé n'est que d'hier, nous n'avons pas l'immense richesse des ruines européennes ou asiatiques; mais nous avons beaucoup vécu, en moins de trois cents ans, nous avons travaillé, nous avons construit, nous avons "monumenté" la terre vierge, en sorte que la race au berceau peut attendre en paix le jugement de l'avenir.

Je ne parlerai pas des initiatives de la Commission des monuments historiques, à laquelle nos devons la conservation de nos temples et de nos ruines les plus touchantes; je ne parlerai pas des attentions de la Commission des parcs nationaux, qui veille jalousement à la préservation des sites et des immeubles où s'est cristallisée une mémoire sacrée. Ces initiatives montrent le souci que nous avons de former la chaîne interrompue des souvenirs de la patrie, de la première à la dernière génération.

Arrêtons-nous quelques instants sur deux de nos vieux forts de défense, deux sites stratégiques où les compagnons de Champlain élevèrent des murailles belliqueuses et protégèrent ainsi les pionniers, les défricheurs et les semeurs de blé.

Qui n'a entendu parler des forteresses de l'Ile-aux-Noix et de Chamblay? Toutes deux, situées au milieu d'un paysage féerique, au bord de la rivière Richelieu, à quelques milles à peine de la métropole canadienne, sont chaque année le rendez-vous d'une multitude de touristes et de pèlerins, qui y revivent une époque héroïque et y respirent le parfum d'un âge qui eut plus de virilité que le nôtre.

Le fort de l'Ile-aux-Noix est à douze milles environ de l'embouchure du lac Champlain. Le premier gouverneur français du Canada,

Champlain lui-même, dès sa première expédition contre les Iroquois, en 1609, distingua cette île par le grand nombre de noyers qui y poussaient et lui donna le nom qu'elle porte aujourd'hui. Maîtres dès lors de la vallée du Richelieu, les Français crurent nécessaire d'y établir une ligne de défense, car là était la clef de la Nouvelle-France. L'Ile-aux-Noix ne devint pas immédiatement une place forte; mais on remarqua tout de suite sa situation privilégiée. Ayant trois quarts de mille de longueur et moins d'un demi-mille de largeur, elle était entourée de marécages où une troupe ne pouvait s'engager sans risquer de s'enliser dans la boue et de périr sous les coups des défenseurs en se débattant sur cette grève traîtresse.

Quand fut engagée la lutte entre l'Angleterre et la France, Bourlamarque fortifia si bien cette île que le commandant anglais, Amherst, n'osa pas l'attaquer immédiatement. Ce ne fut qu'au mois d'août 1750 que les occupants du fort, surpris par une manœuvre habile des Anglais, abandonnèrent leur poste aux mains de l'ennemi. Le commandant français, à cette date, était Bougainville, dont le corps reposa aujourd'hui au Panthéon de Paris.

La prise de l'Ile-aux-Noix fut le prélude de la perte de la Nouvelle-France.

Sous le régime anglais, le vieux fort joua un rôle considérable. Lors de la guerre de l'Indépendance, en 1775, les rebelles américains commandés par Schuyler et Montgomery, enlevèrent l'Ile-aux-Noix à leurs anciens compatriotes. Après la mort de Montgomery sous les murs de Québec, 1776, l'armée américaine recula jusqu'à l'île, où elle se retrancha de nouveau, sous la conduite du général Arnold. Une épidémie de fièvre les en chassa bientôt et les Anglais en prirent possession définitivement.

Ce fut alors surtout qu'on crut nécessaire de construire sur l'île une véritable forteresse. On se mit à l'œuvre, et l'entreprise coûta des millions à l'Angleterre. Le major général Frederick von Riedesel eut la surveillance des premières fortifications considérables.

Les troubles de 1812, entre les Etats-Unis et le Canada, démontrèrent que les travaux de Riedesel étaient insuffisants. On reconstruisit l'intérieur et les bâtiments que l'on voit encore aujourd'hui. L'île devint en même temps une station navale où l'on faisait de légers navires de guerre.

A partir de cette date, le fort eut longtemps sa garnison. Ce n'est qu'en 1869 qu'il fut abandonné et devint un rendez-vous de pique-niqueurs et de touristes.

Comme toutes les propriétés illustres qu'on abandonne, le fort de l'Ile-aux-Noix subit bientôt toutes les vicissitudes des intempéries et du vandalisme. Il s'en allait en ruines quand la Commission des monuments historiques obtint qu'il fût confié aux soins de la Commission des parcs nationaux. Depuis le 18 mai 1921, la vieille forteresse est sous la surveillance d'un curateur qui maintient l'île en bon état et empêche les déprédations.

Et maintenant, si vous voulez avoir l'impression exacte d'une épopée écrite dans un site et gravée dans la pierre héroïque, allez, par une belle journée d'été, visiter les massives fortifications qui furent l'aboutissement d'une magnifique épopée. Elles se dressent fièrement, au milieu du Richelieu, dans un décor à la fois poétique et militaire. Vous abordez l'île dans une légère embarcation, puis, en suivant un sentier fleuri, vous arrivez à une lourde porte, en pierre de taille, sur laquelle est gravée la légende "Lennox", en souvenir du nom patronymique du duc de Richmond, ancien gouverneur. Vous admirerez les divers bâtiments du fort: le quartier des officiers, le corps de garde, la cantine, les casernes, le commissariat, les remparts de terre qui s'élèvent sur un fossé large et profond, les canons menaçants dont sont hérissés les remparts, enfin, les derniers vestiges d'une chapelle et d'un petit cimetière.